

ni un livre de poésie, et cependant il a fourni des couleurs aux plus grands poètes, des formes nouvelles aux plus éloquents orateurs et des lumières aux plus savants naturalistes. Aussi obtint-il un grand succès de son apparition, succès qui n'a fait que s'accroître avec le temps. C'est un ouvrage, dit M. Du Rozoir, qui rappelle et l'éloquence et les principes de Rousseau; même indépendance d'opinion, même goût du paradoxe, même entraînement de style, même force de persuasion. Les Etudes de la nature embrassent une foule d'objets différents : on y trouve des idées nouvelles sur la religion, la morale, la philosophie, les sciences, l'agriculture, l'administration et la politique. Tant d'objets divers sont liés entre eux par une sorte d'unité et rattachés comme preuves et comme développements à quelques principes généraux. Ces principes sont en petit nombre : un Dieu, une providence, les attrails de la vertu, les plaisirs de la solitude, le charme des biens naturels et des affections domestiques. Rien n'est promu dans ces Etudes, mais tout y est supposé d'une manière si séduisante que le lecteur charmé n'a pas le courage de contredire l'auteur. Il est vrai qu'en ne faisant que substituer de brillantes conjectures aux systèmes établis, Bernardin de Saint-Pierre contrairement les opinions reçues et même ce qui passe pour démontré dans les sciences exactes. Le malheur est aussi qu'il ait prétendu donner des révéries pour des découvertes.

Les Harmonies de la nature, œuvre posthume, forment le complément des Etudes et renferment également des pages admirables. Parmi les plus beaux, on cite d'ordinaire : la Rose et le papillon, les Arbres et les plantes funéraires, les Toréistes agitées par le vent. Après avoir posé les bases de sa théorie dans les Etudes, Bernardin de Saint-Pierre voulait donner le développement de ses Harmonies, sur un plan immense et si démesuré qu'il n'a pu le remplir. « Il traça, dit Aimé Martin, son éditeur et son disciple, un grand cercle, image du cours apparent du soleil, le divisa en douze époques égales, comme l'année, et se proposa d'examiner, à chacune de ces époques, les harmonies du soleil avec l'air, les eaux, la terre, les végétaux, les animaux et l'homme. Les harmonies humaines devaient comprendre la théorie de l'éducation publique et privée, l'étude des passions, la douce peinture de l'amour maternel, l'union conjugale, des amitiés fraternelles, et la contemplation des harmonies du ciel, dernier refuge de l'homme. Les autres harmonies devaient renfermer tous les tableaux des phénomènes de la nature, cette chaîne immense qui unit l'être sensible aux objets insensibles : il aurait peint les relations merveilleuses établies entre le quadrupède vigoureux, doué de mémoire, et une plante immobile et sans instinct. Il aurait montré le monde végétal qui se change tour à tour en solel par le travail d'un feu impur, en une laine fine et délicate sur le corps de la brebis, en une liqueur délicate dans les mamelles de la génisse; il aurait aussi fait admirer les rapports qui existent entre les yeux des animaux et la lumière, le sommeil et la nuit, les organes de la respiration et l'air, les poils, les plumes, les fourrures, avec les jours, les saisons, les climats. Jetant ensuite un regard sur l'homme et sur sa compagnie, il eût contemplé les harmonies des végétaux avec les climats, avec le soleil et les astres, avec l'air, puis avec l'eau et la terre. Il traite ensuite des harmonies des plantes avec d'autres plantes, avec les animaux, avec l'homme. Dans les livres suivants, il passe en revue les autres harmonies, ou les rapports de l'air avec l'eau, la terre, les plantes, les animaux, les hommes, etc.

A côté de théories singulières, de rêves bizarres, comme la doctrine de la transmission des âmes vertueuses dans le soleil et la décomposition de l'âme elle-même en cinq âmes élémentaires, on rencontre, toutes les fois que l'auteur ne veut exprimer que ses sentiments, que dépendent un grand spectacle, les pages les plus éloquentes, les vues les plus élevées. Avec lui, on apprend à mieux goûter le bonheur de la vie des champs, à mieux sentir les délicatesses des arts imitatifs, à mieux saisir le spectacle de la nature, des joies d'autant plus vives qu'elles sont plus éloignées.

Études historiques. Par Chateaubriand, publiées en mars 1831. Cet ouvrage, l'une des espèces de résumé ou d'esquisse d'histoire universelle, dont la pensée mère est le dogme chrétien opérant la transformation sociale et lui survivant. Les vicissitudes du présent y réfléchent un jour nouveau sur les catastrophes du passé. Dans aucun de ses écrits antérieurs Chateaubriand n'avait posé de ce point l'intelligence philosophique de l'histoire et la compréhension instinctive de toutes les tendances de son temps. L'introduction renferme les plus hautes considérations sur les différentes écoles historiques.

Chaque historien est parfaitement jugé en quelques traits de plume, et la nouvelle école historique y est esquissée de main de maître.

La première édition comprend la période qui commence à Jules-César et qui finit à Constantin; la seconde va de Constantin à Valentinien Ier; dans la troisième, Chateaubriand passe en revue l'histoire romaine depuis Valentinien Ier jusqu'à Arcadius. La cinquième comprend les mœurs des chrétiens, l'âge héroïque, l'âge philosophique, les héros, les mœurs des païens. La sixième est consacrée aux mœurs des barbares et offre des détails du plus haut intérêt. Suit une Analyse raisonnée de l'histoire de France, dans laquelle l'auteur s'est appliqué à donner la philosophie des faits de chaque époque. Ça et là, il entre dans des détails de narration ou trace des tableaux de mœurs, notamment pour le XIe, le XIIIe et le XIVe siècle. La féodalité, la chevalerie, l'éducation, etc., fournissent à Chateaubriand l'occasion d'écrire de remarquables pages, aussi attrayantes que colorées. Certains chapitres de l'Analyse raisonnée de l'histoire de France offrent un puissant intérêt; mais, en général, le livre est composé de pièces et de morceaux : ici l'examen est trop rapide, là se trouvent des longueurs, et le tout ressemble à une pure production de l'imagination de l'auteur, sans aucune sorte d'intérêt. Ajoutons qu'il y remarque une foule de citations, sans cette liaison si nécessaire dans un travail historique. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage de Chateaubriand renferme à la fois des défauts et des qualités qui ne se trouvent ordinairement dans les productions de l'illustre écrivain.

L'avant-propos des Etudes historiques est daté de mars 1831. Dans cette introduction, l'auteur nous révèle les principes qui ont dirigé son ouvrage. En faisant de la France comme la tête et le cœur de la civilisation chrétienne, il s'était complu à l'idée de rattacher à cette histoire un large et utile sujet de méditation : c'est que le christianisme avait opéré dans le monde. La France apparaissait comme une nation prédestinée, et à partir de l'avènement des Valois, ne s'occupant plus que d'elle, il en voulait nourrir le cœur jusqu'à la révolution. « C'était donc l'histoire entière du christianisme et du moyen âge qu'il prétendait refaire pour l'opposer à l'Essai sur les mœurs de Voltaire, insuffisamment réfuté dans le Génie du christianisme. S'il n'a pu élever ce monument, il a au moins la gloire d'en avoir jeté les fondements et d'en avoir légué l'achèvement à MM. Augustin Thierry, Guizot, de Barante, Michel et Henri Martin, ses dignes exécuteurs testamentaires.

On rencontre dans les Etudes historiques des morceaux splendides, mais perdus au milieu de pages négligées et surchargées d'une érudition ingrate. On sent qu'à l'exception du style rien n'a reçu de la main de l'artiste. Cet ouvrage, repris à une époque de crise, inspirait à l'auteur cette réaction : « Il s'agit bien du naufrage de l'ancien monde, lorsque nous ne nous trouvons que des débris de ce monde moderne ! ». Désormais la sérénité de l'historien est troublée ; son talent même le trahit et ne brillera plus dans sa plénitude que pour écrire l'Histoire du congrès de Vérone. Ce livre, écrit en moins de temps en temps quelques heures, comme dans le récit de l'arrivée d'Attila sous les murs de Rome, reçoit peint d'éloquence et que Bossuet ne désavouerait pas. Et résumé de la Peau de Chagrin, à l'impair, est l'un de nos chefs-d'œuvre de littérature. Il présente le caractère d'une création originale ; l'auteur a su donner à ses récits, à ses réflexions, la marche, l'allure franche et libre qui sembleraient d'appartenir à un écrivain d'imagination. Il se distingue surtout par une indépendance de pensée qui ne se dément jamais. Ses erreurs sont bien à lui, comme aussi maint portrait d'une piquante originalité, maint trait d'une observation profonde, qui dirait bûnés par Tacite, Bossuet et Montesquieu. Son style a de l'éclat et une allure impétueuse qui n'est pas sans prestige.

Études philosophiques, par H. de Balzac. Ce titre comprend : la Peau de chagrin ; la Recherche de Taboulou ; Jésus-Christ en Espagne ; Melmoth réconcilié ; le Chef-d'œuvre inconnu ; l'Enfant maudit ; Gambara ; Massimilla Doni ; les Marivaux ; Adieu ; le Régimentaire ; Et Verdugo ; Un drame au bord de la mer ; l'Aube rouge ; l'Elizir de longue vie ; Maître Cornelius ; Catherine de Médicis ; le Martyr calviniste ; la Confiance des Augustins ; les Deux révolutions ; Louis Lambert ; les Proscrits ; Séraphita. « C'est à partir de la Peau de chagrin seulement, dit Saint-Beuve, que Balzac est entré à pleine verve dans le public, et qu'il a, sinon conquis tout entier, du moins remué, sillonné et tout soulevé, émerveillé, choqué ou chatouillé en mille manières. La Peau de chagrin, publiée en 1831, ouvre la nouvelle et la véritable série de ses œuvres. Le commencement en est vrai, vif, naturel, attachant ; mais l'intérêt se perd bientôt dans la fantaisie et l'orgie. L'auteur s'est évidemment préoccupé d'Hoffmann, qui faisait alors son apparition parmi nous. » La Peau de chagrin n'est pas moins restée un des romans les plus estimés et les plus lus de l'auteur; en voici une rapide analyse : Raphaël de Valentin sortait d'une maison de ses parents, mais l'intérêt de sa vie se portait sur sa existence ; mais comme un être naturel, et qu'il ne voulait pas se donner en spectacle, il se mit à errer sur le quai Voltaire

en attendant la nuit, et entra dans un magasin d'antiquités; là, un vieux marchand le conduisit devant une peau de chagrin pendue au mur, dans le tissu de laquelle étaient incrustés ces mots en caractères arabes : « Si tu ne possèdes pas un possesseur toi-même, à chacun de tes desirs, tu ne verras décoller et tes jours diminuer. » Raphaël acheta le talisman, et, pour en éprouver la vertu, demanda un magnifique dîner, avec du vin de France, des convives aimables, des femmes ravissantes, puis il sortit de la boutique après avoir désiré que le vieillard devint amoureux d'une danseuse, ce qui arriva le jour même. A peine descendu dans la rue, il heurte trois de ses amis, qui l'entraînent à un dîner de journalistes avec lesquels il fait une orgie, et l'on peut juger de ce qui se passa par la posture de Raphaël racontant à un de ses amis l'histoire de sa vie, les deux pieds placés sur une ravissante courtisane. Son histoire est longue : riche d'abord, il devient pauvre et fut obligé de se réfugier au sixième étage d'un hôtel garni, tenu par un grand chef d'œuvre de cuisine, un jeune et jolie personne nommée Pauline. Pauline aime Raphaël; mais Raphaël ne voyait que femme à blason, à laquais, à carrosse. Il fit la connaissance d'une courtisane, qu'il aime et dont il aime le caractère, pour elle, il se passait de manger, afin d'économiser le prix d'un fiacre ou le blanchissage d'un gilet, et il n'en obtint jamais que des dédains ; il voulut tenter la fortune, jous, perdit, et c'est à ce moment où il allait se jeter à l'eau qu'il devint possesseur de la peau de chagrin. On voit qu'ici le récit de Raphaël se rejoint avec le commencement du roman. Que Raphaël eût tenu par ce grand chef d'œuvre de cuisine, ce n'est pas l'auteur qui nous le dit, mais les livres de ce roman sont en fait des morceaux de telle sorte que cette fortune vaut à Raphaël une phthisie. A cette époque, il trouve Pauline, dont le père est devenu militaire, et lui expose son projet de mariage, ce que Raphaël commence à tressailler beaucoup ; il part pour les bains d'Aix, est insulté par un fat, désire le tuer et lui met une balle dans le cœur. Mais, tout coup, la peau de chagrin se trouvant à peine grande comme une feuille de peuplier, et à peine restée-t-elle assez de temps à Raphaël pour aller mourir à Paris dans son bel hôtel, aux genoux de sa chère Pauline, il se jette à l'eau. Ce roman est composé de glorieuses, de saillies, de moqueries gaies et légères, mais où l'on trouve çà et là un peu d'exagération et de clinquant.

La Recherche de Taboulou, d'après Sainte-Beuve, n'est pas un des meilleurs romans de Balzac; mais, à travers des circonstances faiblesses et injustifiables, cette histoire a beaucoup de mouvement, de l'intérêt, et c'est un de ceux où l'on peut le mieux étudier la manière de l'auteur, ses qualités et ses défauts. M. Balzazar Clais, qui unit les richesses de l'antique Flandre à la plus haute noblesse espagnole, habite à Douai une maison que se sont partagé toutes les merveilles du luxe le plus recherché. Jeune, il est venu à Paris, vers l'an 1783; il s'est fait présenter dans les meilleures sociétés, chez Mme d'Égmont, chez Helvétius, plus dans sa plénitude que dans sa décadence; mais peu importe l'anachronisme. Il a même étudié la chimie sous Lavoisier, et ne s'est retiré du tourbillon mondain que pour aller à la messe à six heures, avec laquelle il vit dans un long et étroit appartement d'art de 1809, les manières de Balzazar s'altèrent graduellement; une passion secrète le saisit et l'arrache bientôt à tout, à la société, à la vie, à la destinée humaine. Il est d'abord un de ses premiers travaux chez un orfèvre, revient à sa mémoire et il ne songe plus qu'à la poursuivre; un officier polonais qui passe, à cette époque, par Douai, et qui cause avec Balzazar, provoque en lui cette suite révolution. Quoi qu'il en soit, Clais se livre, à partir de ce moment, à la recherche de l'absolu, ce qui veut dire, pour lui, la transmutation des métaux et le secret de faire de l'or; une femme, il s'y acharne; il tue de chagrin sa femme, il se ruine, ou, du moins, il se ruinerait, si l'imagination du romancier ne venait sans relâche au secours de cette fortune qui se fond dans le creuset, et si la fille aînée de Clais ne réparait à temps chaque désastre, comme une fée qui étend coup sur coup sa baguette d'or.... Au milieu de tous ces trésors qui lui dissipent en courant, de la science qu'il croit se mettre au cou de sa fortune, et que par la suite il va se débarrasser de sa famille nous sommes comme la conséquence inévitable d'une intelligence supérieure en désaccord avec ce monde. Mais, il est temps de le dire, à travers toutes ces chimères de l'absolu, et du romancier, qui semblent ne faire qu'un, ce qui ressort à merveille, c'est l'instabilité de l'homme, et de son être, ce qui regne et palpite, c'est sa fièvre ardente, infatigable, une fièvre d'avidité déréglée. On accuse la faiblesse de ses proches, qui ne l'ont pas fait enfermer déjà, on tremble quand on voit sa fille allée avec un jeune homme de la bourgeoisie, une caisse de recettes prises de la Bretagne; on froisse la page sous sa main, mais on y revient; on est ému enfin, entraîné, on se penche malgré soi vers ce gouffre insouvenable.

Les trois ou quatre compositions sur lesquelles nous venons de nous étendre sont à peu près tout ce que contient de remarquable cette

Exposé des théories philosophiques, physiologiques et métaphysiques de Balzac. C'est ce titre que nous nous en occupons un peu longuement ici, laissant de côté les détails romanesques, et nous venons de les abstraire, pour ne parler que de leurs compositions, qu'elles renforcent. « Pour découvrir de grandes idées vraies, dit M. Taine, il faut se délier de soi-même, revenir cent fois sur ses pas, vérifier à chaque instant de ses conclusions, pour ne pas se laisser aller à des conjectures, savoir ignorer beaucoup de choses, séparer les vraisemblances de certitudes, mesurer la probabilité, n'avancer qu'avec méthode dans le grand chemin des preuves de l'analyse et de l'expérience. Tout philosophe renferme un sceptique, Balzac ne fait ni par nature ni par métier; sa nature et son métier l'obligeaient à imaginer et à croire, car l'observation du romancier n'est qu'une divination; il n'aperçoit pas les sentiments comme l'anatomiste aperçoit les fibres, et la conjecture d'après le geste, la physiologie, l'habitude et le logis, et si vite qu'il figure les touches et le point plus distingués de la connaissance directe et certaine de sa connaissance indirecte et douteuse. (Lambert, Théorie de l'intuition.) Il a pour instrument l'intuition, faculté dangereuse et dangereuse de nature, que l'homme imagine, qu'il découvre dans un fait isolé le cortège entier de faits qu'il a produits ou qu'il va produire, soit de seconde vue, propre aux prophètes et aux somnambules, qui parfois rencontre dans un fait isolé un autre fait, un autre fait, qu'il ordinairement, n'atteint que le vraisemblable. Balzac l'employait dans les sciences, fabriquant le monde et l'âme d'après la structure de son être, sans philosophie, le savant n'est qu'un manipulateur, et l'artiste qu'un amoureux. On a vu ce qu'étaient la philosophie, la politique, la physiologie, la psychologie, la métaphysique de Balzac : un roman; et nous ne reviendrons pas sur les critiques que nous avons en occasion de semer çà et là dans cet article; mais nous répétons, avec M. Taine, qu'un cerisier doit porter des fleurs invisibles et influent sur nos destinées; que concentrés dans un cerveau puissant, celui d'un bon magicien, par exemple, elles peuvent maîtriser le cerveau des autres et franchir des intervalles énormes comme un éclair. Il expliquait ainsi la transmission des pensées, d'instinct à distance, la divination prophétique, les extases, et tous ces faits douteux ou bizarres que nous ont légués les sciences occultes et que les sciences contestées essaient aujourd'hui de rétablir.... Balzac était matérialiste et mystique, les deux grandes tendances de son temps, à donner les titres de ses principes de ses ouvrages; du reste, la partie du titre qui suit le mot Etude détermine suffisamment la nature de l'œuvre, de même que le nom de l'auteur peut servir à en fixer le mérite :

Études françaises et étrangères, par Emile Deschamps (1 vol. in-8° publié vers 1827).

Études sur les poètes latins de la Décadence, par Nisard (3 vols, 2 vol. in-8°).

Études littéraires, par Philarete Charles (Paris, 1846-1864, 13 vol. in-12).

Études littéraires et historiques, par Cuiviller-Pleury (1854 et 1860).

Études morales sur le temps présent, par E. Caro (1855, 1 vol.).

Études historiques et littéraires, par de Barante (1857-1858, 4 vol.).

Études homériques, par Gladstone, chancelier de l'Échiquier (Oxford, 1853, 3 vol. in-8°).

Études de politique et de philosophie religieuse, par Ad. Gueroult (1863, 1 vol.).

Étude sur la signification des noms de lieux en France, par A. Houze (Paris, 1866).

Étude philosophique sur Dieu et l'âme, par Gustave Grand (Paris, 1868).

Études académiques (MÉTHODE DES), par Schilling V.

Études parlementaires ou Livre des orateurs, par Cornélien V. ORATEURS.

Étude de femme, et Autre étude de femme, romans par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

Études sur les tragiques grecs, par M. P. Taine. V. TRAGIQUES.

Étude de l'homme, par Laténa V. HOMME.

Études d'histoire religieuse, par Renan. V. HISTOIRE.

Études sur le XVIIIe siècle, par Ernest Bersot. V. SIÈCLE.

ÉTUDIANT (É-tu-dian) part. prés. du v. Étudier : Des jeunes gens ÉTUDIANT avec deur.

Courtaisans, par intérêt soumi, amis de la grandeur, mais des loi ennemis, Et qui, toujours du prince étendent les vices, Lui vendent des forfaits qu'il n'aurait jamais vus. M.-J. CHÉNIER.

ÉTUDIANTS s. m. (É-tu-dian - rad. étudier). Celui qui étudie : J'ai été ÉTUDIANT toute ma vie. (Dupon.) Celui qui fréquente les cours d'une université ou d'une faculté : ÉTUDIANT au droit, en médecine. Les ÉTUDIANTS. L'Étudiant du quartier des Étudiants. La vie de l'ÉTUDIANT, réputée si frivole et si joyeuse, est, au contraire, consumée tout entière dans le tra-

voilà. (Toulet.) ÉTUDIANT à plus de travers et de ridicules que de vices. Sand.

— s. f. Fam. Maitresse d'étudiant : Toute ÉTUDIANTE pur-sang jure son petit cigare, de manière à faire évanir aux femmes les lèvres plus célèbres. (L. Huart.) Le quartier latin est plus de fois le point de départ d'un genre particulier et qui comme un ÉTUDIANT arien qu'aucun observateur n'ait pu encore déterminer le genre de science qu'elles cultivent. (Th. Gaut.)

— Encycl. Hist. Il n'est pas inutile, selon nous, de parcourir la vie publique des étudiants. Retrouver leur trace dans les âges anciens; détacher du passé tout ce qui peut ramener la vie politique au sein de la jeunesse actuelle, tel pourrait être le but d'un travail plus complet que celui dont nous allons donner une esquisse. Ce travail, un écrivain compétent, Antonio Watrillon, l'avait entrepris; mais la mort est venue le surprendre avant qu'il eût pu mettre la dernière main à son Histoire politique des écoles et des étudiants, dont la première partie, 1815-1830, a seulement vu le jour en 1850 (in-8°). Cette première partie et la seconde, dont nous avons tenu le manuscrit entre nos mains, nous servent de guide dans le résumé que nous abordons.

— I. Nous devons rappeler d'abord, au moins à titre d'introduction, ce qu'étaient les premières écoles dans les Gaules. Dès le VIIe siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a plus d'autres écoles que celles que les évêques ouvrent à l'ombre de leurs églises et pour le clergé seul. Ce n'est qu'avec Charlemagne que les études renaissent. Au commencement du XIIe siècle, Abailard groupe autour de son enseignement un grand nombre d'élèves. « Bientôt après lui, dit l'histoire littéraire de France, la multitude des étudiants surpassa, dans son siècle, il n'y a